



DU MÊME AUTEUR:

*Histoire de Dole*, Editions Horvath, 1982

*Dole, pas à pas*, Editions Horvath, 1985

*Pouvoir et Argent, les notables dolois au temps de Stendhal*, Editions  
Marque-Maillard, 1988

*La Révolution dans le Jura*, Editions Horvath, 1988

*Louise de Constant*, Editions Cabédita, 1997

*Châteaux et Demeures du Jura*, Editions Cabédita, 1998

*Les Jobez, maîtres de forges jurassiens au XIX<sup>e</sup> siècle*, Editions Cabédita,  
2002

*Nouvelle Histoire de Dole*, Editions Privat, 2003

*Enfance villageoise dans les années cinquante, le curé et l'instit'*, Editions  
Cabédita, 2006

*Guerres et paix en Franche-Comté, la nonne et le soldat*, Editions Cabédita,  
2008

*Il était une fois... Nodier*, Editions Dmodmo, 2008

MOI, ROSALIE,  
FEMME DE CHAMBRE

*A ma mère*

Annie GAY

MOI, ROSALIE,  
FEMME DE CHAMBRE



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2012

*Pendant cinquante ans, je servis chez les Prost, une famille de grands banquiers, à Lons-le-Saunier, dans le Jura. J'avais soixante-quatorze ans quand ma maîtresse trépassa. Je me dépêchai de la suivre, des fois qu'elle ait encore besoin de moi chez le bon Dieu.*

ROSALIE (1843-1917)

Couverture: *Rosalie à la fenêtre*

Photos de couverture et intérieures sont toutes de Henri Bertrand

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-630-9

# Avant-propos

Le hasard, encore.

D'abord, il a voulu que j'habite les maisons des Jobez et des Monnier: celle des Monnier à Poligny, le *vieux château* des Jobez à Syam. La mémoire des maîtres de forges transpirait tant des murs de leurs demeures et des arbres de leurs parcs, que je ne pus résister à l'envie d'entrecroiser les fils de leur histoire, en 2002. Dix ans déjà...

Ensuite, il a voulu que je transporte mes pénates à Lons-le-Saunier, dans l'hôtel des Prost. Un immeuble achevé au moment où se finissait le temps de Napoléon III. Est-ce une manie de vouloir toujours me glisser dans les habits de ceux qui m'ont précédée dans les lieux? Peut-être. Quand l'occasion s'y prête, j'aime tricoter les laines de la mémoire des autres avec celles de leur époque, pour une mise en scène de leurs vies, que je fais miennes, pendant deux ou trois ans, des fois plus... Les vies qui balancent entre apogée et déclin me vont souvent bien. En l'espèce, la saga des Prost, semblable, à certains égards, à celle des Jobez.

Au commencement, il y eut Benjamin Prost. Fils d'un laboureur de Vertamboz, près de Clairvaux, il se fit commerçant – commissionnaire et commis en négoce – à Lons-le-Saunier, en 1832, à l'âge de 23 ans. Cette année-là, il épousa Pauline Chatel, la fille d'un épiciers prospère de la ville. En 1863, il dirigeait, avec son fils Camille, l'une des six banques de la ville, la banque «B. Prost et fils». Voilà pour l'ascension.

Camille Prost fut la grande figure de la famille. Il se maria avec Marie Clarisse Lamy, fille de Victor Aimé Lamy, patron de la célèbre maison d'horlogerie et orfèvrerie de Morez. Une belle alliance. Il développa la banque Prost et lui assura une solide réputation. Riche banquier, il devint un grand notable jurassien, maire de la ville de Lons-le-Saunier pendant vingt-trois ans, entre 1874 et 1900. Voilà pour l'apogée.

La banque Prost fit une faillite retentissante en 1936. Maurice Prost, le fils aîné, vendit tous ses biens aux enchères, même l'hôtel

de famille. Il partit habiter dans la rue d'à côté. Voilà pour le déclin.

Leur histoire, j'ai pris le parti de vous la faire raconter par leur domesticité. En 1881, six domestiques étaient engagés au service des Prost. Une femme de chambre, une cuisinière, une lingère, un cocher, un couple de jardiniers. Qui, mieux qu'eux, pourrait se faire les passeurs de mémoire de leurs maîtres? Attachés au service d'une grande famille, opulente, reconnue et dévote; respectueux, certes, mais la langue bien pendue... La noria de leurs vies, emmaillotées dans celles de leurs maîtres, déroule les jours d'une famille de notables, dans l'apparat et l'intimité, les bruits de la ville et du siècle. Au temps de leur splendeur, quand Camille Prost était le plus riche banquier de la ville et son premier magistrat... La femme de chambre de la maîtresse de maison, souvent sa confidente, la mieux placée pour entendre tout, et même ce qu'il ne faudrait pas... Je l'ai appelée Rosalie.

Je tiens à remercier Jean-Luc Mordefroid: il m'a livré tous les documents de ses recherches sur la ville de Lons-le-Saunier. Jacques Boll: il a dressé l'inventaire du fonds des partitions de musique, retrouvées par centaines dans les greniers de l'hôtel Prost. Henri Bertrand: il a mis à mon service ses talents de photographe. Et Josette Vallet: elle a bien voulu figurer Rosalie.

L'auteur

# M. Camille et M<sup>me</sup> Marie

L'ÉTÉ 1870

M. Camille prévint M<sup>me</sup> Marie que le déménagement se ferait au mois d'août. Après la Saint-Désiré.

– Tu vois, Rosalie, ce n'est pas à la saint-glinglin! elle me dit, toute contente, quand j'apportai l'eau de la toilette.

Comme si j'avais été la seule à trouver le temps long de ne pas décamper de la rue Neuve! Elle m'avait assez seriné, l'air d'un chien battu:

– Ma pauvre Rosalie, je crois bien qu'on n'emménagera jamais dans la rue des Casernes.

Ma maîtresse était comme ça. Quand finissait par arriver une chose qu'elle attendait depuis belle lurette, elle faisait mine de croire que les autres avaient rongé leur frein pour rien.

J'aurais pourtant juré que l'année 1870 se passerait sans qu'on aille habiter rue des Casernes. Dans la villa que M. Benjamin, le père de M. Camille, avait fait construire à côté de la Banque de France. D'abord, la mort de M. Benjamin et de son frère. Et maintenant, la guerre!

On était le 22 juillet. L'empereur avait déclaré la guerre à la Prusse, voilà trois ou cinq jours. A cause d'un affront qu'elle nous avait fait. Ce n'était peut-être guère le moment de déménager?

– Qu'est-ce qui en empêche? M. Camille assure que la guerre n'arrivera pas jusqu'ici, qu'elle ne passera jamais l'Alsace et la Lorraine, Auguste fanfaronna.

Il savait toujours tout, vu qu'il était le cocher, et qu'en attendant son maître, il avait le temps de lire le journal.

– T'en fais pas, le compte des Prussiens sera réglé bien avant la Sainte-Rosalie! il ajouta même en rigolant.

D'ici le jour de ma fête, le 4 septembre, on avait bien sûr le temps de déménager. Je restais pourtant un peu méfiante. A chaque fois qu'on devait le faire, depuis le début de l'année, une catastrophe arrivait.

M. Camille avait d'abord dit que ce serait au printemps. Début avril, après Pâques. Hélas! M. Benjamin trépassa le 26 mars. Il avait pris le train deux jours avant pour Lyon. Il s'y rendait assez régulièrement pour affaires. Enfin, c'est ce qu'il disait. Et voilà que le soir du 26 mars, la diligence de la maison Bouvet rapporta la malheureuse nouvelle. On l'avait trouvé mort, vers 11 h du matin, dans une chambre de l'Hôtel du Globe, rue Gasparine, pas très loin de la place Bellecour. Mort de quoi? On ne sait pas. Il n'avait pourtant pas l'air en mauvaise santé. Au contraire, bien encore gaillard pour son âge, 62 ans – «du rouge de chêne», Auguste disait même. Peut-être un coup de sang? Sûr, un arrêt du cœur. M. Camille fit atteler aussitôt, et partit au plus vite à Lyon.

Il fallut consoler M<sup>me</sup> Pauline, devenue veuve si brutalement, et M<sup>le</sup> Léontine, la sœur de M. Camille. Elles sortirent des armoires les robes de laine noire, les capotes et voiles en crêpe noir. Ne quittèrent presque plus l'église Saint-Désiré, où elles allèrent prier matin, midi et soir. Le curé de la paroisse débordé de messes à dire pour le repos au ciel de M. Benjamin Prost.

A la fin du mois de juin, on reparla du déménagement. Pour le mois de juillet. Mais encore le mauvais sort! Le 14 juillet, ce fut au tour de M. Jean-Baptiste Prost, l'oncle de M. Camille, de sauter les piquets. Il fallut attendre encore. Le temps des formalités. Le défunt avait donné tous ses biens à M. Camille. Rien à ses autres neveux et nièces, ni même à M<sup>le</sup> Léontine, toujours célibataire à 33 ans. «Sans appétit pour le mariage», sa mère disait. Elle ne soupirait pour personne d'autre que la Vierge Marie.

Deux morts en quatre mois, et maintenant la guerre!

Comment voulez-vous que je ne sois pas soupçonneuse? Même si Auguste n'arrêtait pas de raconter que c'était une «guerre de rien du tout» qui finirait bientôt, et que les Prussiens seraient tous *nioqués*.

Je ne me tournais quand même pas les sangs, comme avait l'air de le dire M<sup>me</sup> Marie. Moins qu'elle d'ailleurs, je vous le jure, car il lui tardait d'habiter l'hôtel de la rue des Casernes. Avec un beau salon pour jouer du piano et un grand parc. Sûr que ça la changerait d'ici, de la rue Neuve, bruyante et pas pratique. Pas

hygiénique non plus, les mauvaises odeurs remontaient du canal des moulins et de la Vallière. Surtout en été, comme maintenant, une puanteur!

### *Le 11 de la rue Neuve*

C'était la maison natale de M. Camille. Côté gauche de la rue, en montant vers les salines, depuis la Grande Place. Tout en hauteur, trois étages jusqu'au toit. Le rez-de-chaussée, occupé par le commerce et les affaires. On entrait par un porche dans une cour: tout autour, un tas de fourbi, des hangars, des caves, l'écurie et des remises qui donnaient à l'arrière sur le canal des moulins. On montait aux étages par des escaliers en bois, de plus en plus étroits, et les balustres de plus en plus plats, à mesure qu'on se rapprochait du grenier. Un vieil immeuble qui n'avait pas de puits dans la cour, il fallait aller chercher l'eau à la fontaine du Pont-Neuf, en haut de la rue. Des charrois de seilles qu'on remplissait et qu'on vidait ensuite dans un réservoir, à côté de l'écurie. Comme Auguste dormait dans le grenier juste au-dessus, il se trouvait le mieux loti pour se débarbouiller le nez. Par contre, Justine, la femme de chambre de M<sup>me</sup> Pauline, se trouvait souvent éreintée, à force de monter et descendre les cuvettes, les bassines, les brocs et les pots de chambre qu'elle vidait dans les cabinets. Surtout qu'elle boitait et qu'elle ne rajeunissait pas, bientôt 54 ans. Elle était entrée au service de M<sup>me</sup> Pauline voilà plus de quarante ans. Pensez si elle savait tout de la famille!

Justine était une *payse* de M. Benjamin, né comme elle à Vertamboz, près du lac de Clairvaux. A la mort de son père, ouvrier à la clouterie des Le Mire, sa mère connut bien des misères. Surtout que deux jours après l'enterrement, le pied de Justine fut écrabouillé par une carriole qui se renversa sur elle dans une descente de côte. Sales moments. Encore une chance que les parents de M. Benjamin, fermiers au pays, engagent la mère de Justine comme domestique.

M. Benjamin, lui, avait déjà quitté le village. Parti à la ville. Il avait trouvé une place de commis chez un marchand de vins à Lons-le-Saunier. Il fit bien son chemin, avisé comme il était, et se mit à son compte, négociant en vins et denrées fines. Faut dire

que le béguin qu'il eut pour M<sup>me</sup> Pauline, fille de M. Chatel, gros marchand de coton et d'épices, arrangea bien ses affaires. Il la maria au mois d'avril 1832.

Poussée par les parents de M. Benjamin qui voulaient caser Justine, M<sup>me</sup> Pauline la prit à son service. Pourquoi pas? Une domestique jeune, mais pas une beauté, loin de là, une jambe qui boite, maigre à faire pleurer les oies, le menton en galoche, aucun risque d'être forcée par un maître. En plus, docile et pieuse comme il fallait. Justine débuta au 11 de la rue Neuve, au mois de mai 1832. Deux ans après, M. Camille *grebillait* dans ses langes.

La maison Prost prospéra vite, M. Benjamin menant rondement ses affaires. Il se fit commissionnaire en tout genre, et de plus en plus d'argent lui passa entre les mains. Si bien que le 11 de la rue Neuve devint bientôt une maison de banque. Pareille à celle des Baille dans la rue du Commerce.

Comme M. Benjamin pensait qu'il y avait mieux à faire que d'être toujours fourré dans les livres de latin et d'histoire, M. Camille n'étudia pas aussi longtemps qu'il aurait voulu.

– Les études, c'est bien beau, mais la banque engraisse mieux!

La vie de M. Camille se trouva ainsi toute tracée: associé à son père. Écrit officiellement au-dessus de la porte de la banque au rez-de-chaussée: *B. Prost et fils*.

Une société de banque qui tint vite le haut du pavé à Lons-le-Saunier. M. Camille se tailla une bonne réputation. Le soir de ses trente ans, le 30 juin 1864, son père lui dit:

– Tu n'as pas l'air pressé de prendre femme, il faudra y penser, et le plus tôt sera le mieux. Tu ne vas quand même pas rester célibataire comme ta sœur, pense à la banque!

C'est sans doute en vue de marier son fils qu'il lui prit l'idée de faire construire une grande maison dans un beau quartier.

L'endroit était tout trouvé. Le jardin des Chatel, rue des Casernes, sur la route de Montaigu. M<sup>me</sup> Pauline en avait hérité de son père. Les dimanches d'été, quand il faisait beau, ils y allaient manger sur l'herbe. Un immense jardin clos, planté de hêtres pourpres qui donnaient de la bonne ombre. La Banque de France venait juste de s'établir à côté. Un voisinage tout indiqué pour des banquiers.

C'était donc là qu'on devait emménager, après la Saint-Désiré. La grande maison terminée depuis la Saint-Michel de 1869. C'est dire l'impatience de M<sup>me</sup> Marie, qui en avait marre de la rue Neuve, surtout depuis la naissance de M. Maurice, ça faisait un an et demi.

M<sup>me</sup> Pauline, elle, ne se montrait pas trop pressée de partir, maintenant que M. Benjamin n'était plus du monde. Elle aurait mieux aimé rester rue Neuve, au-dessus de la banque.

– J'y ai tous mes souvenirs, elle disait en se mouchant.

M<sup>lle</sup> Léontine, au contraire, voulait s'en aller. Justine ne savait pas trop, si elle était contente ou pas de déloger de là. Bien sûr, la maison n'était pas commode à servir, elle fatiguait. Mais elle s'y était faite. Elle avait ses habitudes. Celles du soir, quand elle fermait les volets. Elle guignait les hommes du *Café du Pont Neuf* sortir et pisser contre la fontaine. Avant de s'arrêter, à peine plus bas, boire un dernier verre au zinc de chez *Michel*. Elle lorgnait aussi les filles, en train de chercher fortune. Sous le bec de gaz d'en face. En goguette, châles et rubans.

– Qui sait? Peut-être bien qu'elle aurait des regrets de ne pas s'être mise sous le réverbère! Auguste disait, clignant de l'œil, en train d'astiquer son harnais.

Une fois, elle m'avait raconté qu'un veuf avait eu des vues sur elle. Elle avait quarante ans. Il était cuisinier à l'*Hôtel du Cheval Rouge*. Mais il avait cinq loupiots, ça faisait quand même trop à élever.

### *M<sup>me</sup> Marie et moi*

M<sup>me</sup> Marie, je la connaissais depuis tout le temps. Forcément, elle avait été mise en nourrice chez ma mère, à Ramecourt. Un village à côté de Mirecourt, dans les Vosges. Le pays de sa grand-mère, M<sup>me</sup> Salle. Les Salle possédaient pas mal de terres dans le coin. Cinq domaines entre Frenelle et Villers, une cinquantaine d'hectares en tout. Sa mère s'était mariée avec M. Lamy. Aimé Lamy, un riche industriel de Morez dans le haut Jura, il fabriquait des horloges et des lunettes. Hélas! Elle ne fut pas longtemps heureuse en ménage. Elle accoucha de M<sup>me</sup> Marie dans des souffrances abominables, on dut même employer le forceps.

Montée de lait, fièvres, évanouissements, elle ne se releva jamais de ses couches, se traînant sans aucune force. Elle trépassa à peine six mois après, au début de 1846. Un grand chagrin pour M<sup>me</sup> Salle. Elle prit sa petite-fille avec elle, et la donna en nourrice à ma mère, qui venait de mettre au monde ma sœur, je n'avais pas encore trois ans. Ma mère avait bien assez de lait pour deux, les mamelles grosses comme des citrouilles. C'est comme ça que M<sup>me</sup> Marie fut élevée par sa grand-mère à Ramecourt, et que je la connais depuis toute petite. Un peu de plus, c'était moi sa sœur de lait! Des fois, l'été, on l'emmenait avec nous barboter dans le ruisseau, en bas du fossé couvert de coquelicots. Sa grand-mère se fâchait:

– J'ai déjà perdu ma Claire, je ne voudrais pas que ma petite-fille s'en aille attraper du mal avec des chenapans, elle disait à ma mère qui nous rouspétait après.

M. Lamy se remaria. Il reprit M<sup>me</sup> Marie, elle avait neuf ans.

– Il faut bien penser à son éducation, sa grand-mère soupira, la mort dans l'âme.

Elle alla d'abord chez les dames de Saint-Charles à Morez, puis elle partit chez les ursulines de Besançon.

Je la revis à l'enterrement de sa grand-mère, toute la famille Lamy était là. Ma mère cherchait alors à me dégoter une bonne maison, les meuniers que je servais depuis l'âge de seize ans étaient devenus méchants, ils s'étaient mis à boire tous les deux.

– Ça ne me ferait rien de la voir partir d'ici, si j'étais sûre qu'elle rentre dans une bonne maison, elle dit à M. Lamy.

Fine mouche comme elle était, elle se disait qu'il avait été content de la trouver pour nourrir sa fille, qu'il pourrait bien, à son tour, lui rendre la pareille.

– Je vais y réfléchir, il lui répondit.

Sa deuxième femme, Julie, la belle-mère de M<sup>me</sup> Marie, n'avait pas besoin de femme de chambre, elle avait déjà la sienne et une cuisinière en plus. Mais son beau-frère et associé, en cherchait une, il n'arrêtait pas de passer des annonces dans le journal et d'aller voir au bureau de placement de Pontarlier. C'était l'oncle de M<sup>me</sup> Marie.

L'affaire fut conclue. Ma mère tout émoustillée par la réputation des Lamy à Morez: entre l'horlogerie, l'orfèvrerie, les lunettes,

les cuillères et les fourchettes, ils faisaient travailler six cents ouvriers et avaient même une maison de vente à Paris.

– C'est quand même une fierté de servir dans une maison pareille, elle disait à Ramecourt, en se redressant comme un paon.

Mais les bonnes maisons, ce n'est pas toujours ce qu'on croit. La quarantaine fringante, l'oncle de M<sup>me</sup> Marie était bel homme. Mais un je ne sais quoi de cochon dans ses manières. Surtout quand il lissait sa grosse moustache noire, qu'il passait le bout de sa langue sur sa petite lèvre du bas, et qu'il vous regardait en coin, l'œil mouillé. J'appris vite que c'était un homme à femmes. Au bureau de placement, il ne prenait jamais de domestiques âgées. Il reluquait les jeunes, pour les trousser. Je fus alors sur mes gardes, pour ne pas me faire coincer dans l'escalier, la cave ou la remise. Une ou deux fois quand même, il parvint à me pincer les miches avant que je me débine. Je supportai ça deux ans, puis je décidai de le dire à M<sup>me</sup> Marie, un dimanche qu'elle sortait de la messe. Elle fut toute tourneboulée, et me donna rendez-vous le dimanche d'après.

– Je me marie dans trois mois, Rosalie, je vais descendre habiter à Lons-le-Saunier. Alors si tu veux me suivre, je t'engage, tu seras ma femme de chambre, elle me dit, en enlevant son gant, pour me montrer sa bague de fiançailles.

C'est tout juste si je ne tournai pas de l'œil, tellement je sentis le bonheur couler dans ma tête.

M<sup>me</sup> Marie épousa M. Camille le 20 novembre 1866. M. Lamy et M. Benjamin s'étaient mis d'accord sur les avoirs de chacun, au comice agricole du mois d'août à Morez.

Je peux vous dire que le roi n'était pas mon cousin, un peu plus on aurait dit que c'était moi la mariée! Et quelles belles noces. A la sortie de l'église, la place noire de monde, pourtant le vent commençait à souffler. Faut dire que M. Lamy était maire de Morez, et qu'on connaissait de renom les banquiers Prost. M. Camille portait beau son habit de satin noir, fine moustache et longs favoris noirs lissés. M<sup>me</sup> Marie à son bras. Tout en moire blanche. La crinoline un peu trop évasée à mon goût, et les rubans de son chapeau trop longs, ils lui titillaient le nez, à cause du vent. Ses anglaises blondes sur la nuque, et ses boucles d'oreilles jusqu'aux épaules, elle avait l'air heureuse.

# Table des matières

AVANT-PROPOS .....	7
M. CAMILLE ET M <sup>me</sup> MARIE .....	9
L'été 1870 .....	9
<i>Le 11 de la rue Neuve</i> .....	11
<i>M<sup>me</sup> Marie et moi</i> .....	13
<i>Le 14, rue des Casernes</i> .....	16
<i>L'hôtel Prost</i> .....	19
Les boches arrivèrent .....	23
<i>Noël 1870</i> .....	26
<i>M. Camille arrêté</i> .....	29
M. Camille devint maire .....	33
<i>La maison s'agrandit</i> .....	34
<i>Après M. Henri, Joseph</i> .....	37
<i>Le séminaire et l'infanterie</i> .....	40
<i>Enfin maire!</i> .....	43
M <sup>me</sup> Marie déchanta .....	46
<i>M<sup>lle</sup> Cécile</i> .....	48
<i>La Chevalerie</i> .....	52
<i>Les ennuis de M. Camille</i> .....	56
M. Camille et les républicains .....	62
<i>Après les bastilles</i> .....	64
<i>Ma maîtresse ne se trompa pas</i> .....	67
Le jardin de ma maîtresse .....	73
<i>M. Michel</i> .....	75
<i>La vigne se mit à blanchir</i> .....	83
Les misères de la vigne .....	88
<i>Si M. Camille n'était pas élu?</i> .....	89
<i>Des vigneronns plus malins</i> .....	91
<i>La demi-sœur de ma maîtresse</i> .....	94
M. CAMILLE ET FILS .....	101
M. Maurice banquier .....	101

<i>Apprenti banquier</i> . . . . .	104
<i>La visite du ministre</i> . . . . .	109
<i>Bicyclette et phaéton</i> . . . . .	113
M. Henri à Paris . . . . .	116
<i>Le premier bal de M<sup>lle</sup> Cécile</i> . . . . .	118
« <i>Une mouche à deux culs</i> » . . . . .	124
<i>M. Henri revint au mois d'août</i> . . . . .	127
Le parc de M. Camille . . . . .	132
<i>M. Michel fils</i> . . . . .	135
<i>Le comte de Chamberet</i> . . . . .	140
M. Maurice député? . . . . .	144
<i>Une guillotine à la Chevalerie</i> . . . . .	146
<i>La campagne électorale de M. Maurice</i> . . . . .	148
<i>Après la Panhard, le phonographe</i> . . . . .	153
La mort de M. Camille . . . . .	158
Je vous dis adieu . . . . .	162
 INDICATIONS CHRONOLOGIQUES . . . . .	 165
 INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES . . . . .	 169
Sources manuscrites . . . . .	169
Sources imprimées . . . . .	169
<i>Archives départementales du Jura</i> . . . . .	169
<i>Archives diocésaines</i> . . . . .	169
<i>Archives privées</i> . . . . .	170
<i>Livres et revues</i> . . . . .	170
 TABLE DES MATIÈRES . . . . .	 173

*Achévé d'imprimer  
le douze mars deux mille douze  
pour le compte des Editions Cabédita à Bière  
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,  
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

*Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève*

*Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux*

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE  
Editions Cabédita  
Route des Montagnes 13  
CH-1145 Bière

INTERNET  
[www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

FRANCE  
Editions Cabédita  
BP 9  
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse

